

Mais qu'est-ce que l'animation ?

L'ANIMATION CENDRILLON

Arrêtons-nous sur le sens littéral du terme « animation », à son étymologie (De anima), qui signifie « mettre de l'âme, mettre de la vie », dans une perspective initiale qui est théologique ou biologique, et qui renvoie au vivant, aux mécanismes qui font naître la vie. Nous pourrions transposer ce sens initial, dans le contexte de l'animation professionnelle, comme l'aptitude à mettre en mouvement des groupes et des situations, à leur insuffler de la vitalité. C'est cette fonction générique qui permettrait de lier dans un même terme des activités et des fonctions aussi disparates que l'animation d'une émission, d'un débat, d'une soirée, de dessins ou encore d'un groupe d'enfants.

L'indistinction liée au terme tient par ailleurs au fait que nous ne parlons pas là seulement de compétences professionnelles mais bien plus de compétences sociales, de celles qui ne s'apprennent pas spécifiquement au cours d'une formation. Etre en mesure de bien animer un groupe ou une situation, cela se manifeste en premier lieu et le plus souvent dans un cadre informel.

Or, si la compétence de premier plan de l'animateur socioculturel n'est pas strictement professionnelle et qu'elle traverse autant de fonctions, elle ne lui appartient donc pas exclusivement, bien au contraire. Cela signifie d'une part que tout le monde peut-être animateur dans un contexte personnel (la famille, les amis, les voisins) mais également dans toutes les activités socio-professionnelles qui supposent d'avoir la charge d'un groupe, tel l'enseignant qui a besoin de savoir animer sa classe, le syndicaliste animer une section syndicale, le prêtre animer une paroisse et n'importe quel responsable, son équipe. Cela exclut de facto les animateurs d'un monopole autour d'une de leur compétence centrale, ce qui affaiblit la légitimité de la profession¹. En outre l'animateur anime des publics d'enfants,

¹ Le courant fonctionnaliste de la sociologie des professions étudie la manière dont certaines occupations sont devenues des professions, dans un processus historique : « En faisant reconnaître, le plus souvent par l'État, leurs savoirs – diplômes, « licence », certifications – comme

d'adolescent, d'adultes, de personnes âgées et peut également intervenir sur tous les territoires et n'a pour ainsi dire aucune limite quant aux méthodes et aux outils qu'il utilise. Or, un autre des critères qui permet de légitimer une profession, c'est la capacité de la circonscrire, de la délimiter par des caractéristiques qui lui sont propres et même exclusives, notamment certains outils, certains publics, certaines procédures. Or, puisque l'animateur fait un peu tout avec un peu tout le monde, il finit par être considéré comme quelqu'un qui ne fait rien de précis, ce qui parachève de dévaloriser sa fonction.

On peut se demander ici si, faute de reconnaître, de nommer, de décrire et de formaliser cette compétence centrale - trop peu professionnelle ou trop large pour être mise en avant - on a privilégié, dans le champ de l'animation, une spécialisation censée donner enfin ses lettres de noblesse à un métier.

Or il semble que cela ait produit l'effet inverse. En poussant les animateurs à aller de l'action collective vers l'insertion individuelle, en voulant les spécialiser sur des activités et des publics, on en a fait des « sous travailleurs sociaux » et des professionnels de l'occupation. Cela se transcrit tout du moins par une faible considération sociale, une faible attractivité de la carrière et par un mépris diffus de la part des autres acteurs du champ socio-éducatif. Au jeu des comparaisons avec d'autres secteurs professionnels, les animateurs ont en effet un statut proche de celui des aides-soignants dans le monde hospitalier, par rapport aux infirmiers -ères (les éducateurs, les assistants-tes sociales-aux) ou aux médecins (les enseignants). Bien que l'ensemble du champ soit impacté par une dévalorisation importante de tous les métiers, et bien que ma métaphore soit grossière, cette hiérarchie prévaut encore et la polyvalence de l'animation, loin d'être un atout, fait figure de péché originel, jamais dépassé.

J'aimerais, pour finir, projeter une perspective originale sur cette situation, en retournant le stigmate, celle d'une polyvalence qui dévalue le métier. Si l'animation constitue l'art de fabriquer de la sociabilité et de la solidarité dans des contextes personnels comme professionnels, formels et informels, publics et intimes, alors on pourrait la considérer – précisément du fait de sa polyvalence - comme une discipline politique fondamentale, une méta-pratique : l'art de fabriquer des cadres d'expériences collectives, l'intelligence stratégique des situations sociales.

Dit de manière nettement plus triviale, on réserve actuellement à l'animation les basses tâches et le nettoyage du sous-sol ; elle est cette servante humiliée qui n'aspire qu'à une chose, devenir la princesse qu'elle a toujours été, devenir Cendrillon.

légitimes, les professionnels peuvent obtenir un monopole légal d'exercice de leur activité. En plus d'une formalisation des savoirs, c'est la reconnaissance de ces savoirs par l'État et le public qui va conférer à une profession sa légitimité. ». Pour les courants interactionnistes, « les groupes professionnels sont des collectifs à l'intérieur desquels les membres d'une même activité de travail tendent à s'auto-organiser, à défendre leur autonomie et leur territoire et à se protéger de la concurrence par l'obtention d'un monopole. La recherche de protections légales dépend donc de la capacité de la profession à se rassembler et de sa position dans la division morale du travail par rapport aux autres groupes professionnels qui l'entourent ». **Nadège Vézinat**, « Une nouvelle étape dans la sociologie des professions en France », *Sociologie* [Online], N°3, vol. 1 | 2010, Online since 28 October 2010, connection on 07 July 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sociologie/517>

QUI SONT LES HABITANTS ?

Il nous paraît crucial de préciser d'abord ce que nous entendons par « habitants » et qui va influencer profondément notre proposition : l'habitant qui nous intéresse ici est celui qui habite les lieux au sens où « il y met de sa personne » ou il les investit en termes de sociabilité et de solidarité. Il génère une vie sociale, il déclenche des formes de soutien et d'échanges. Cette définition de l'habiter - dans son sens actif - implique logiquement un autre regard : des gens qui résident dans un territoire n'y habitent pas nécessairement et d'autres qui n'y résident pas peuvent l'habiter bien davantage : un commerçant, une institutrice, un infirmier libéral ou un animateur professionnel peuvent ainsi pleinement habiter le territoire dans lequel ils ne résident pas. Tous partagent cependant une qualité relationnelle, une affection pour ce territoire et ils y déploient un réseau social - modeste ou ample - au sein duquel ils sont reconnus. Quels sont les voisins qui « voisinent », gardent les animaux, les enfants, arrosent les plantes, organisent jeux, soirées ou repas, dépannent financièrement ou matériellement ? Quel commerçant fait bien plus que vendre des choses ? Quel enseignant, par-delà ses missions éducatives, anime véritablement sa relation aux parents ? Parfois visibles et bien connues, souvent modestes et invisibles, ces initiatives sont telles des plantes sauvages, souvent ignorées.

Ainsi, ceux qui habitent le quartier / le village l'animent au sens le plus littéral du terme (mettre de la vie) et nous les considérons donc tous comme des animateurs, bien qu'ayant des statuts très différents. Nous pensons que ces gens sont les ressources principales d'un territoire, ressources qu'il s'agit avant tout de détecter et, en fonction des situations, de rassembler pour agir en direction de l'ensemble des habitants : travailler avec eux revient donc à chercher à créer une équipe particulière, une équipe qui ne se connaît souvent pas ou très vaguement.

RE-HABITER LE TERRITOIRE

Si l'on regarde le territoire en s'intéressant à cette définition particulière de « l'habiter », aller vers les habitants peut signifier ré-habiter à nouveau, c'est-à-dire retrouver un peu de ce qui a été perdu. Nous faisons ici allusion à des périodes - les années 70 et 80 - où les centres sociaux ont pu constituer des lieux de fêtes, des lieux de soirées, des espaces populaires, par le simple fait que des habitants pouvaient y passer à leurs heures perdues ou s'y rendre pour retrouver du monde. Dans ces périodes, l'ensemble des professionnels de l'action sociale, moins professionnalisés, disposant de moins d'équipements, travaillaient par ailleurs davantage dans les rues ou au domicile des gens. Enfin, une partie d'entre eux habitaient sur leur territoire d'intervention.

Ré-habiter les lieux implique, vu sous un autre angle, de faire face à un constat désagréable mais réaliste : une large partie de la population sent fondamentalement que les professionnels de l'animation ont, la plupart du temps, décroché de la vie, du rythme et des enjeux du quotidien pour ne devenir qu'une sorte de service public bis, avec un peu plus de chaleur certes, mais en restant fondamentalement des étrangers, cachés derrière leurs murs et leurs horaires de bureau.

Aller à la rencontre des gens de manière régulière, faire l'effort du premier pas en quelque sorte, et le faire parfois dans des lieux de vie (chez les gens, dans la rue, au marché, au supermarché, dans les aires de jeux) et sur des moments opportuns (le week-end, le soir, entre autres) c'est donc être crédité d'une présence à des moments et dans des lieux inhabituels, avec une certaine fidélité qui ressemble alors à une preuve d'attachement : « Vous au moins, vous faites l'effort... » pourraient alors dire ou penser certains.

Il nous semble enfin que cette cohabitation retrouvée signifie que l'on est en mesure de passer du temps à être dans l'échange en étant centré sur ce que vivent les gens, en prenant plaisir à ces échanges, plutôt que les écouter en étant centré sur les besoins de l'institution (le diagnostic du projet social, communiquer sur la fête annuelle du centre), un peu comme s'il fallait sortir du besoin de participation pour entrer dans le plaisir de la relation.

ADRESSE AUX PARTICIPANTS DES FORMATIONS « ALLER VERS »

« La question la plus importante n'est pas ici de trouver des habitants qui puissent, comme par magie, faire naître des projets mais de découvrir leurs initiatives autonomes, spontanées, et de voir en quoi elles vous « parlent », en tant qu'animateurs et en tant qu'individus. Qui, parmi ces gens qu'on va rencontrer, aurez-vous envie de revoir ? On déambule, on cause à certains, on fait du porte-à-porte, on se retrouve à boire un café.

A l'arrivée, quand on aura un peu « quadrillé le quartier/le village », la question sera : Quels types d'initiatives, quelles trajectoires, quelles personnalités, avez-vous envie de revoir ? Qu'est-ce qui vous donne envie de « gratter » pour peut-être découvrir une ressource nouvelle : une piste à suivre en termes de projets, un allié futur, une idée décisive ou simplement des informations sur le quartier/le village que vous ne possédiez pas. Il s'agit, à proprement parler, d'un travail de prospection et même de prospecteurs : vous allez à la recherche de petites pierres précieuses, cachées dans votre territoire, à la découverte des organisateurs de soirée au bas de l'immeuble, de ceux qui font du soutien à la parentalité de leur voisine, des jardiniers, des joueurs, des marcheurs, des causeurs, des bricoleurs, les mécaniciens de parkings, les organisateurs de tournois, ceux « qui dépannent » tout le monde, ceux qui n'ont pas peur de s'expliquer et de parler aux jeunes, etc.

Ce sont tous ces gens qui, dans leur vie quotidienne, fabriquent de l'activité sociale et culturelle. Ils sont en fait des animateurs « naturels » et, d'une certaine manière, ils sont vos collègues, pas du tout en termes de statut mais dans le sens le plus humain et le plus simple que peut prendre le mot « animation », c'est-à-dire quelque chose qui traverse nos vies : un art de créer de la vie sociale.

Pour vous donner une image plus précise, voilà ce que je pourrai ajouter : à tous les âges et dans tous les milieux, il y a des organisateurs, des gens qui fabriquent les rituels, qui déterminent comment on va se réunir, où, pour faire quoi et de quelle manière. Prenons un exemple simple : on peut dire que mamie, avec son repas du dimanche, elle anime la famille. Sa personnalité, sa manière de rendre ce repas incontournable, ce qu'elle fait à manger, comment elle dresse la table, les remarques qu'elle fait, toujours les mêmes, tout cela participe à créer un rituel. Et au cours de ce repas, il y aura ceux qui animent le repas avec des blagues, certaines discussions, etc. Chacun va plus ou moins contribuer à façonner un langage, des repères, une culture de groupe, des souvenirs, au sein de ce qu'on pourrait appeler une création sociale collective. Ici, l'animation c'est ce qu'on crée ensemble et qui nous rend singuliers en tant que groupe, dont on peut être fiers parce que ça ne ressemble qu'à nous, d'une certaine manière. Et ça traverse toute la vie, depuis l'enfance jusqu'à la tombe. Dans tous les groupes, il y a des animateurs, des gens qui travaillent à créer des identités, des singularités en sculptant des rituels et en les installant, d'où vont émerger des codes, un langage, des expressions, des façons de faire propres au groupe et aux moments concernés.

Et de quoi ont besoin les individus, si ce n'est de se sentir exister à travers ce type de groupes et de moments ?

On remarque bien ce phénomène, quand on se penche sur la dynamique inverse : il y a des individus et des groupes peu animés, en manque d'animation et d'animateurs. Il y a des gens qui déclinent psychiquement par incapacité à s'animer. Alors souvent, pour compenser ils consomment. Mais la consommation, c'est l'inverse de la création : c'est quelque chose qu'on ne fabrique pas soi-même, c'est quelque chose dont on ne peut pas être fier parce que ça ne demande aucun effort, aucune compétence sociale et, si ça nous rassemble, ça fait souvent de nous une masse et pas un groupe. La plus grande violence de la consommation pour les individus, c'est qu'elle les dépossède de cette créativité sociale dont nous avons psychiquement besoin.

Donc, si l'animation, c'est « l'art de faire groupe » et que c'est donc de la créativité sociale au sens modeste du terme, ça veut déjà dire que ça existe sans nous et heureusement ! Ça veut aussi dire que l'animation n'est pas qu'une activité professionnelle ou bénévole, mais que c'est d'abord une aptitude à vivre ensemble et à fabriquer du collectif et des rituels... Et donc, pour revenir à ce qui nous intéresse dans ce quartier ou ce village, ce qu'on va chercher ce n'est pas de repérer la liste de tous ceux qui vont mal mais d'abord de ceux qui vont suffisamment bien pour être animateurs, pour mettre de la vie dans leur environnement, pour fabriquer du collectif, même de manière limitée, simple et discrète. Car ce sont sur eux qu'on devra

éventuellement s'appuyer pour fabriquer - à une autre échelle – une vie de locale autonome, et non pas sur ceux qui, déjà dans leur vie personnelle, n'y arrivent pas, même s'ils auront évidemment un rôle à jouer. Et c'est pourquoi je vous invite à entrer dans ce qu'on pourrait appeler une «campagne relationnelle », qui sera aussi une campagne de détection de ces habitants animateurs. »